et *X* a permis à R. BRAUN de rectifier la lecture de ses prédécesseurs en I, 14, 4 où la présence, devant *super*, de la conjonction *si* leur avait échappé.

Le texte transmis impose parfois à l'éditeur des conjectures dont quelques-unes sont très heureuses : nous pouvons citer, à titre d'exemple, la correction de *deo ipsa* en *ipsa deus* (I, 3, 2) qui éclaire un texte demeuré jusqu'alors obscur (voir aussi I, 13, 3; II, 24, 5, *etc.*).

L'établissement du texte est rendu particulièrement intelligible par la netteté de l'apparat critique, et surtout par les nombreuses *notes critiques* qui, à la fin des deux volumes, exposent méthodiquement les leçons retenues par les éditeurs précédents et justifient avec précision les choix finalement adoptés. On retrouve la même rigueur dans la traduction de l'ouvrage.

Enfin des *notes infrapaginales*, souvent enrichies par des *notes complémentaires* en fin de volumes, constituent un précieux commentaire ponctuel de ce traité parfois difficile. R. BRAUN s'est dispensé de présenter un exposé systématique de la doctrine de Marcion et renvoie pour cela à l'édition du *De Carne Christi* (J.-P. MAHÉ, *S. C.*, 216, Paris, 1975, p. 69-93).

Devant une édition de cette qualité on ose à peine signaler les erreurs de détail qui ont pu s'y introduire; soulignons cependant la lourdeur de la traduction de l'interrogative en I, 29, 6 (l.48), qui explique peut-être l'absence de traduction de *denique*; en II, 5, 42, si l'on suit l'éditeur dans son commentaire critique, il faudrait supprimer la virgule après *potestate* ou la déplacer après *spondentis*. Pour ce qui est du texte proposé, les choix adoptés, toujours justifiés, peuvent cependant susciter parfois des réserves personnelles ; ainsi serions-nous tenté de garder, en II, 7 (l.4-5), le subjonctif exhortatif *desinas* coordonné à l'indicatif *exigere debes*, qui nous paraît bien dans la manière de Tertullien; en revanche la tentative pour maintenir en II, 12, 2 le texte des manuscrits nous semble peu convaincante : dans le texte de R. BRAUN, *mortis* devient une apposition à *agnitionis* et explicite l'antithèse mort-vie. Cependant cette apposition nous semble plutôt rompre le rythme binaire du passage; en outre le lecteur peut facilement comprendre *arborem agnitionis* comme étant « l'arbre source de mort ».

Nous regrettons d'autre part l'absence totale d'*index*, notamment scripturaire, qui aurait facilité l'utilisation de cet ouvrage : cette lacune sera sans doute comblée dans le dernier volume.

Ces remarques faites, on ne peut que rappeler le grand mérite d'une édition qui, par la synthèse des travaux antérieurs qu'elle présente et surtout par les nombreux apports qu'elle offre, constitue un progrès dans l'édition des textes de Tertullien. Voilà donc un outil précieux pour l'étude de cet auteur, qui nous fait attendre avec impatience les volumes suivants.

Frédéric CHAPOT.

Éditions diverses.

I. G. KIDD, *Posidonius*, vol. II, *The commentary*, Cambridge Classical Texts and Commentaries 14 A et B : Cambridge, 1988, 2 vol., XII + 1058 pages.

La sortie de ce livre est un événement qui réjouira tous les spécialistes de la pensée hellénistique et romaine. I. G. KIDD, qui avait publié en 1972 les fragments de Posidonius rassemblés par L. EDELSTEIN, a réalisé un travail admirable, destiné à devenir l'ouvrage de référence pour ceux qui, à divers titres, s'intéressent au philosophe d'Apamée. Une présentation très claire, des *indices* abondants et précis,

facilitent la lecture. Le commentaire de chaque fragment est organisé selon trois rubriques : le contenu, le contexte, enfin l'interprétation elle-même.

Ce livre décevra sans doute ceux qui s'attendaient à y trouver une définition de la personnalité philosophique de Posidonius. Il se caractérise en effet par l'absence d'introduction et de conclusion. Ce que certains considéreront comme une lacune nous apparaît plutôt comme une prudence de bon aloi. Posidonius est assurément l'un des penseurs de l'Antiquité qui a donné lieu aux exégèses les plus divergentes, il suffit pour s'en convaincre de confronter les travaux de REINHARDT et de Marie LAFFRANQUE. KIDD a entrepris une entreprise qui est sans précédent, à savoir la lecture minutieuse de chacun des fragments posidoniens en ne subordonnant pas l'interprétation à une grande construction théorique, même si l'on connaît par d'autres travaux la conception que lui-même se fait de la philosophie de Posidonius. On regrettera cependant parfois un excès de prudence. Ainsi, p. 554, à propos de la psychologie de Posidonius, il écrit : *There was probably a difference in methodology between Posidonius and Chrysippus*, affirmant que Posidonius n'aurait pas rejeté la méthode chrysippéenne d'approche de la psychologie par la physique, mais, dans la pratique, reconnaissait l'importance de l'observation des faits. Cette primauté des faits sur le système ne constitue-t-elle pas beaucoup plus qu'une simple différence méthodologique, de surcroît « probable » ? Lorsque l'originalité de Posidonius est reconnue plus nettement, elle n'est pas toujours analysée de manière convaincante : p. 622, à propos d'une citation de Posidonius chez Galien, le commentaire ne nous paraît pas satisfaisant. Si l'on admet l'explication de KIDD, les ψεῦδεις δόξαι sont les croyances concernant le caractère bénéfique du plaisir et de la victoire. Mais que peut bien signifier alors la phrase : *We have a natural affinity to these* (οἰκείωσις), *but simpliciter they are* ψεῦδεις δόξαι ? Et surtout on peut s'étonner de l'absence de toute interprétation du γάρ qui relie le passage controversé à une phrase dans laquelle il est dit que l'ὁρμή naît parfois du jugement, et le plus souvent de la partie passionnelle de l'âme.

Le découpage des fragments est également contestable. Le recueil avait été organisé en séparant les témoignages, les citations dont l'origine est précisée par notre source antique, et les fragments tirés d'œuvres non mentionnées. Ce principe, qui n'est pas intrinsèquement mauvais, aboutit à un morcellement excessif du commentaire. Le témoignage de Galien sur la psychologie de Posidonius se trouve ainsi éparpillé entre les fragments 30-35, et 150a-169. Il eût mieux valu regrouper ces textes, de façon à éviter de fastidieux renvois.

Signalons encore quelques lacunes bibliographiques (l'article *Oikeiosis* de G. STRIKER; le recueil *The bounds of Nature*) et une fâcheuse erreur, p. 24 : Philon de Larissa n'est pas parti de l'Académie et d'Athènes à cause d'une dispute avec Antiochus d'Ascalon, mais à cause de la guerre de Mithridate, cf. Cicéron, *Brutus*, 306.

Carlos LÉVY.

M. TVLLI CICERONIS, *Pro P. Sestio oratio*, R. REGGIANI *recognouit*, Bologne, A. MONDADORI, 1990, 137 pages. 35.000 lires.

A. MONDADORI poursuit à un bon rythme la publication des œuvres complètes de Cicéron : dans cette collection pas de traduction, des introductions réduites à leur plus simple expression et consacrées surtout à la tradition manuscrite. L'on a pris le parti de sortir des livres de petites dimensions, maniables, avec un apparat critique dense, mais retenant l'essentiel.

R. REGGIANI, qui a été chargé du *Pro Sestio*, s'est acquitté de sa tâche avec

beaucoup de soin. Il a revu les manuscrits les plus importants, en particulier le *Parisinus* 7794, le *Gemblacensis* 5345, qui permute souvent l'ordre des mots, l'*Harleianus* 4927, qui consiste de fait en *excerpta*, à l'usage sans doute des écoliers médiévaux, et qui saute par exemple allégrement les § 55 à 65...

Il innove peu : ainsi il garde *pulsus* (§ 58) peut-être à tort car le mot semble repris d'un passage précédent; il conserve (§ 72) *Gracchum* à la place de *Brocchum* qu'a conjecturé avec raison, à notre avis, SKUTSCH. La liste de ces rares modifications (une demi-douzaine) est regroupée p. 12 et renvoie à des articles où R. REGGIANI justifie ses choix : mais pourquoi tenter *hausit* au § 26 quand tous les manuscrits donnent *amisit*? Au § 59, à *Hic qui et bellum intulit* nous préférerions *Qui iniurias sociis intulit*, qui correspondrait mieux au texte du paragraphe précédent, que Ciceron veut manifestement reprendre. D'autre part il n'est pas tenu compte du *Vaticanus* 1525, tardif, mais non dépendant de *P. G. H.* C'est que cette édition a été faite avant la parution du « Teubner » de T. MASLOWSKI (de 1986) qui a révélé la valeur de ce témoin. Un point très positif : les lettres ajoutées ou modifiées sont bien notées, avec plus de rigueur encore que chez J. COUSIN (comparer *audebas* dans les deux éditions au § 32). Voilà qui est plus clair que le texte de T. MASLOWSKI qui ne signale aucun de ces changements.

Les bévues sont rares : notons *tagebantur* pour *tegebantur*, § 22; *euim* pour *enim*, § 25; *pernices* pour *pernicies*, § 53; *ia* pour *in* (*theatro*), § 105; *gradiatoriique* pour *gla-*, § 115; *eum eo* pour *cum eo*, § 130; *obeam* à lire *ob eam*, § 134. La ponctuation laisse quelquefois à désirer : il faudrait une virgule à la fin du § 35 devant *tamen his*, sans quoi la principale fait défaut; de même après *equestri ordine* au § 36; il faudrait ponctuer § 49 *r. p. seruaui, semel gloria, iterum aerumna mea* et non... *semel, gloria iterum...*; *Immo* devrait commencer par une minuscule (§ 55); il faut une virgule après *mortis* au § 79; descendre l'apostrophe après *ulciscereminі* au § 81; ponctuer correctement après *susceperat* au § 87 et *appellasti* au § 97; mettre deux points après *ui* au § 120. Curieusement on notera que ces bizarreries se trouvent déjà dans l'édition des Belles Lettres, comme si R. REGGIANI s'était inspiré de J. COUSIN. Quelques maladresses typographiques dans les coupures, que les machines modernes font quelquefois un peu au hasard : ainsi on remarque *uo/sque* et *boni/sque* p. 46.

Il est d'autre part malaisé de lire l'apparat critique : les unités n'en sont pas nettement séparées; elles ne reprennent pas la forme choisie, ce qui fait que le lecteur doit deviner les lieux divergents. En général cette absence n'entraîne pas de difficulté; mais p. 30 nous ne voyons pas du premier coup d'œil que c'est *copiis* qui a été lu *corpus* et p. 32 que c'est *factus* qui a été lu *statutus* par *G*! Il faut souvent interpréter : au § 137, alors que le texte adopté est *auctoritate uti*, l'apparat signale : *uerti* ante *auctoritate H*; nous devons déduire de cette mention sibylline que *H* a lu *uerti* à la place d'*uti* et a mis cette forme devant *auctoritate*... Heureusement que dans certains cas complexes, REGGIANI nous aide par un *pro*... (ex : et *pro* sed p. 56).

Quelques *errata* ou quelques lacunes dans ces bas de page : au § 45 *enim* n'est pas seulement chez P^1, mais aussi chez *G*; p. 40 manque une référence à une scholie; quelques confusions sur les lignes de renvoi p. 41, p. 67, p. 123...; *transp.* doit remplacer *trasp.* à la ligne 2 de la p. 110; après *prope* (l. 4 p. 118) on aimerait un petit commentaire (emprunt au § précédent) pour expliquer un ajout intempestif de *G*.

Notons aussi que l'*index* des noms, en fin d'ouvrage, se réfère malheureusement aux *cognomina*, quand ils sont bien connus, plutôt qu'aux *nomina*.

Mais ce sont fautes vénielles : il s'agit là d'un livre bien maniable, très raison-

nable, fort utilisable, à condition de s'entraîner un peu à pratiquer l'apparat critique.

Guy ACHARD.

M. TVLLI CICERONIS ORATIONES SPVRIAE, Pars prior, *Oratio pridie quam in exilium iret — Quinta Catilinaria — Responsio Catilinae*, Maria de MARCO recognouit, Sumtibus Arnoldi Mondadori, 1991, 64 pages.

Maria de MARCO avait déjà publié en 1967 les discours apocryphes de Cicéron avec une traduction. Elle reprend dans cette édition des œuvres complètes le texte latin à peine modifié, avec un apparat critique et quelques notes indiquant les sources. Le premier discours, bouffi, date sans doute du IIe siècle, il s'appuie sur Plut., *Cic.*, 30, 5-31, 2. La *5e Catilinaire* et la *Réponse*, sur le modèle des discours de César et de Caton dans Salluste, sont dues probablement à un professeur de Chartres du XIe ou du XIIe siècle. L'apparat est minutieux; les innovations sont inégalement convaincantes : le traditionnel « laudatissime » au lieu de l'impossible « lautissime » des manuscrits semble encore préférable au « sanctissime » proposé par L. GAMBERALE (p. 15, l. 11); p. 21, 25 faut-il lire « abire » ou est-ce une coquille pour « adire » qui figure à l'apparat? Il y a d'autres coquilles (p. 19 « scientilla »; p. 51 « Plant. » pour « Plaut. »), mais c'est malgré tout un excellent travail. Citons un passage ironique du dernier discours : « Exeat itaque de ciuitate Catilina et remaneat illic iactantia Ciceronis; exeat de ciuitate ciuis et permaneat inquilinus; exeat de Roma Romanus et remaneat Arpinas; exeat hinc Scipionis generosa propago et regnet istic natus de paupere pago; absit Scipionis indoles luculenta, assit balatronis soboles lutulenta. » Ces jeux de sonorités sont plus proches des *Carmina Burana* que de Cicéron!

Jacques CHOMARAT.

Opere di Caio Sallustio Crispo, a cura di Paolo FRASSINETTI e Lucia DI SALVO : Torino, Classici U.T.E.T., 2e éd., 1991, 595 pages, 8 tabl.

La première édition de cet ouvrage a paru en 1963, mais n'a pas fait l'objet d'une recension dans cette revue; elle comporte la totalité de l'œuvre de l'historien. Dans une introduction (p. 9-25) claire et substantielle, les auteurs apportent les indications essentielles à la compréhension de l'auteur et de son œuvre et le situent dans l'ambiance spirituelle et temporelle de l'époque; ils soulignent l'influence qu'ont eue ses origines, mais aussi sa connaissance des philosophes grecs et ses relations avec les néo-pythagoriciens par l'intermédiaire de Nigidius Figulus. Suit une très brève notice biographique (p. 27-28), une copieuse et presque surabondante bibliographie de quarante-cinq pages (p. 29-73) et près de huit cents titres, dans laquelle il serait bien difficile de découvrir une lacune de quelque importance.

Ce sont donc toutes les œuvres, authentiques ou non, que nous connaissons sous le nom de Salluste (*Cat., Iug., Hist., Ep. ad Caes, Inu. ad Cic.*) que rassemble ce volume avec, comme dans ceux de la C. U. F. (G. Budé), mais à l'inverse de ceux-ci, le texte latin sur la page de gauche et la traduction italienne sur celle de droite; comme dans la C. U. F. également, des notes au bas de la page de gauche, qui débordent parfois sur celle de droite, car il n'y a pas d'apparat critique à proprement parler. Le texte reproduit est celui d'éditions antérieures : celle de A. KURFESS, Leipzig, Teubner, 3e éd., 1957 et 1976 (au lieu de celle de Enrica MALCOVATI, 3e éd., Torino, 1956, dans l'édition de 1963) pour les monographies,

de B. MAURENBRECHER, Leipzig, 1893, pour les *Histoires*, de V. PALADINI, Bari, 1956 et Bologne 1967, pour les *Epistulae ad Caesarem*, de A. KURFESS à nouveau, 4e éd. 1961 et 1970, pour l'*Inu. ad Ciceronem*; des notes critiques (p. 75-80, et p. 569-572 en ce qui concerne l'*Inu.*) nous livrent les données essentielles relatives à la tradition manuscrite. Cependant, les auteurs s'écartent de leurs éditions de référence sur certains points qui sont indiqués, p. 80-84 pour les monographies (17 cas pour *Cat.*, 42 pour *Iug.*), p. 526 pour les *Ep. ad Caesarem* (4 cas), mais aussi pour quelques passages plus particulièrement discutés, dans les notes infrapaginales; leurs choix m'apparaissent le plus souvent judicieux.

Aucun texte spécifique de présentation n'est consacré aux deux monographies, à la différence de ce qui est fait pour les trois autres œuvres. Chacun des cinq livres des *Histoires* est précédé d'une notice qui constitue une fort utile mise en place en continuité des fragments. Celle qui introduit les *Ep. ad. Caesarem* est un exposé à la fois complet et clair sur l'éternel problème de l'authenticité; la position des deux auteurs est équitable et équilibrée, mais incline tout de même dans le sens de l'authenticité. Sur l'*Inu.*, il en va de même, avec moins de netteté cependant; ils mettent en valeur l'opinion de ceux qui, comme K. VRETSKA (Heidelberg, 1960), y voient une simple ébauche non destinée à la publication. Je ne suis pas absolument convaincu, car il me semble que les modernes répugnent trop à admettre que les hommes politiques de l'Antiquité pouvaient, aussi bien que ceux d'aujourd'hui, se laisser aller, dans leurs luttes, à des manifestations et à des comportements d'une extrême vulgarité, et je ne vois pas au nom de quoi on devrait penser que Cicéron aurait été incapable de tels excès; à ce propos, je regrette un peu que les éditeurs n'aient pas jugé utile de joindre, comme l'ont fait A. ERNOUT et A. KURFESS, l'*Inu. in Sallustium* attribuée à Cicéron, puisqu'elle forme en quelque sorte un couple avec celle de Salluste, et qu'on ne trouve guère ce texte par ailleurs. Les notes infra-paginales complètent heureusement ces éléments de présentation : elles sont riches et relativement abondantes dans les trois dernières œuvres, satisfaisantes dans le *De Catilinae coniuratione*, mais, curieusement, beaucoup plus réduites et nettement insuffisantes dans le *Bellum Iugurthinum*.

Bref, au total une édition de qualité, qui a ses limites puisque ce n'est pas une véritable édition critique, mais qui a le considérable avantage de présenter de façon pratique dans un unique volume l'ensemble de l'œuvre de Salluste et qui se recommande par la présentation élégante et impeccable qui caractérise les ouvrages de cette collection.

J. HELLEGOUARC'H.

Livy Book XXXVI (191 B. C.), edited by P. G. WALSH : Londres, Aris & Phillips, 1991, IX-134 pages.

L'un des spécialistes anglo-saxons de Tite-Live a choisi de procurer, au bénéfice des élèves du secondaire et des étudiants, l'édition traduite et commentée d'un livre méconnu, mais que sa place en tête de pentade, l'unité du sujet et de la chronologie et le soin apporté à sa rédaction recommandent pour une introduction à l'auteur. Il est vrai que la multiplication des éditions scolaires des tout premiers livres peut rebuter le spécialiste soucieux de faire connaître des aspects moins banalisés de l'œuvre; il n'est pas moins évident que cet ouvrage, compromis bâtard entre édition savante et petit classique, n'est pas très satisfaisant.

Une courte introduction, adornée de trois cartes à peine lisibles et dépourvues de toute indication des reliefs (pour l'année des Thermopyles, on attendrait mieux), accumule un minimum de lieux communs : l'impérialisme romain, pré-

senté sous un aspect angélique que dément 17, 15-16, la construction savante de l'œuvre et en particulier de la décade, celle des épisodes individuels, immédiatement opposée aux défauts documentaires de l'auteur : insuffisances géographiques, doublons, utilisation non critique de sources annalistiques invariablement réduites à Antias et Quadrigarius, [alors même qu'en commentaire à 21, 5 (p. 100) WALSH reconnaît, après LUCE, l'utilisation directe de Caton : « The details of Cato's route, of little intrinsic historical interest, will stem from his own egocentric account »], en toute fidélité à la doctrine de KLOTZ; la rhétorique réduite à l'art des discours, etc. Cette introduction demande quelques rectifications : p. 1 il faut compter quarante-cinq et non cinquante-cinq ans; p. 5 les débuts de la corruption, attribués à Vulso, ne sont pas en XXXVIII mais (explicitement) en XXXIX, 1; *ibid.* ce ne sont pas, dans la *Praefatio*, « nos », mais « leurs » vices que les Romains ne peuvent plus supporter. Ajoutons une bibliographie squelettique, avec douze titres, pas un de plus, bien entendu tous anglo-saxons.

Le point le plus convaincant de l'ensemble texte-traduction est la présence, en belle page, de titres courants fort commodes, qui changent avec le sujet des chapitres concernés; dans une typographie plus aérée, ils eussent été infiniment plus agréables que les intertitres de notre *C. U. F.*; mais dès que l'on regarde d'un peu près le texte et le commentaire, quelle déception! En 1, 2, on explique (p. 73) le *haberet* par une nuance causale, alors que c'est un subjonctif de style indirect des plus banals. En 1, 5, commentaire, on oublie de mentionner l'anachronisme de la formule juridique de I, 46, 1. En 1, 6 la traduction de *sectam* « in his footsteps » ne convient pas. En 4, 1 on garde [Aegypti rege], totalement redondant avec le *regibus Philippo et Ptolomaeo* qui précède, et que MANUELIAN a très justement écarté dans cette belle édition de la C. U. F. que WALSH, p. V, traite avec tant de condescendance. Inversement, on donnerait raison à WALSH en 4, 6 (non 7) quand il écarte [suorum] malgré le consensus des manuscrits; mais sur l'ensemble de ce chapitre, on aimerait, dans les perspectives d'une édition scolaire, que l'éditeur dise en note combien de soldats et de journées d'opérations représentent les 2.850.000 boisseaux de grains enregistrés par Tite-Live.

Notons encore en 6, 3 une interprétation forcée de *multorum*, « the multitude » quand il s'agit simplement de la majorité des habitants; en 6, 9 la traduction excessive de *in eo modo quod* par « to the extent that »; en 11, 9 le texte *quae⟨que⟩* plus difficile que *quae⟨ue⟩* de MANUELIAN; la leçon plus radicale de BRISCOE II, 237, qui supprime carrément [cum Atilio], paraît préférable aux deux; mais en tout cas la traduction de WALSH a le défaut de faire croire qu'Atilius était alors à Céphallénie. En 15, 8-9 la ponctuation suffit à poser un problème : dans l'excursus géographique, Tite-Live a-t-il voulu détacher le Péloponnèse ou également l'Attique? La leçon de MANUELIAN, *... Attica terra sita in tergo, et Peloponnesus*, paraît largement préférable à celle de WALSH, *... Attica terra; sita in tergo et Peloponnesus*, qui fait bon marché des connaissances géographiques de base dont devait quand même, n'en déplaise à la vulgate anglo-saxonne si bien représentée par le même WALSH dans son antique *Livy : His Historical Aims and Methods* (Cambridge, 1961), avoir été instruit un rhéteur romain de l'époque d'Auguste; précisons que la note (p. 94) correspond finalement mieux à la ponctuation de MANUELIAN qu'à celle de WALSH. En 17, 14 *omnem apparatum ⟨...⟩ praedam futurum* paraît bien difficile à cause de l'attraction : le *praedae* de WEISSENBORN-MÜLLER, MADVIG et MANUELIAN est garanti par XXIV, 24, 8 et XXV, 25, 7. En 18, 8 on hésite entre *Callidromi* et *Callidromo*, avec une préférence pour le second (MANUELIAN) puisqu'il s'agit d'un sommet et non d'une chaîne : l'exemple *iuga Tauri* n'est pas pertinent. En 19, 10 (point que j'avais déjà soulevé à propos de

l'édition C. U. F.), il est impossible de garder *Elatiae adsecutus non est* si l'on n'ajoute un participe comme *sedentem* : à défaut il faut corriger le consensus des manuscrits en *Elatiam*. En 31-32, et *passim*, on aimerait qu'une édition destinée à des non-spécialistes unifiât sérieusement la graphie des accusatifs grecs et ne mélangeât pas des *Messenen* à des *Messenem* ou *Amphipolin* à *Acarnanem*. Et en 19, 11 l'omission (typographique ?) de *quisquam* rend le texte incompréhensible (on disculpera volontiers l'auteur en considérant que sur la page de garde, l'éditeur emploie *with* au lieu de *without* dans le texte du copyright). En 35, 7, je restituerais avec MADVIG ⟨*exulum*⟩ *causam* plutôt que ⟨*hanc*⟩ *causam*, et en 45, 5 enfin l'adjonction de ⟨*Cissunte*⟩ ne paraît pas définitivement justifiée en regard de 43, 10 et 13.

Pour éviter une excessive gymnastique intellectuelle entre trois langues, je n'ai pas poursuivi davantage la critique de la traduction; j'ai peur qu'une certaine hypertrophie lexicale ne s'y soit installée, suite à l'hyperbole que pratique couramment l'anglais parlé, et que de la sorte, par souci de satisfaire un lectorat moyen, WALSH ne se soit plus qu'un éditeur français éloigné de la pureté et de la *breuitas* liviennes : *the style, so to say, would seem a little bombastic and far from Livian simplicity*. Quant au commentaire, condensé de celui de BRISCOE (mais pouvait-on inventer du neuf après ce grand connaisseur ?) et composé pour l'essentiel de renvois internes, il paraît plutôt étique, et sa bibliographie propre exsangue. Est-ce que ce genre de « bâclage » doit être considéré comme suffisant pour le commun des Anglo-saxons, ou nous faisons-nous des illusions sur notre lectorat francophone ? Bien de nos « petits classiques » laissent davantage à désirer, mais on souhaite quand même plus de rigueur dans les volumes annoncés, Tacite, Plutarque et Dion Cassius.

Richard ADAM.

AULUS PERSIUS FLACCUS, *Satiren*, herausgegeben, übersetz und kommentiert von Walter KISSEL (Wissenschaftliche Kommentare zu Griechischen und Lateinischen Schriftstellern), Carl Winter, Universitätsverlag : Heidelberg, 1990, 884 pages.

Sur 884 pages, 798 sont réservées au commentaire d'un texte bien connu pour sa brièveté; une telle disproportion devait être justifiée. L'auteur s'en explique : au terme de plusieurs siècles de commentaires et d'interprétations divergentes, il importe de faire le point, ce qui revient à procurer une somme critique regroupant tous les éléments d'une documentation très dispersée souvent peu accessible.

L'introduction, relativement courte, commence par définir les attitudes de la critique, de Scaliger aux plus modernes interprètes qui voient en Perse un prédécesseur de Kafka ou quelque surréaliste en mal de mystification. Cela permet de poser, en termes précis, la question de l'obscurité de l'œuvre et celle de sa renommée à travers les âges : l'Antiquité a toujours vu en Perse un poète difficile, mais un grand poète et il faut attendre Johannes Lydos, qui l'accuse d'être obscur et incompréhensible, pour assister au début d'un réel discrédit qui s'explique beaucoup plus par la distance qui s'est inexorablement établie entre le poète et le public que par un simple phénomène d'éloignement dans le temps. Sont alors examinés les problèmes généraux que l'œuvre a toujours posés et les solutions qu'on leur a apportées : la division en dialogue, les « engagements » de Perse, l'influence de la Stoa, les caractères du vocabulaire et du style, le jeu des allusions littéraires.

L'édition du texte ne semble pas reposer sur une révision personnelle des

manuscrits. On cherche d'ailleurs vainement les quelques pages, qui dans un ouvrage de ce genre, présentent d'ordinaire la tradition manuscrite et les principes retenus pour l'établissement du texte. Il semble que nous ayons là un compromis entre les deux meilleures éditions existantes (W. CLAUSEN et D. BO). Notre éditeur s'écarte cependant dix-sept fois des leçons adoptées par l'une ou l'autre, privilégiant presque toujours les leçons fournies par α (*consensus Codicum* A. B.) ou Σ (*consensus scholiorum*). Que cela ne soit pas considéré comme une critique : nous avons là une relecture attentive qui, écartant quelques interprétations plus ou moins stéréotypées, améliore un texte déjà solidement établi et lui donne, avec bon sens et finesse, encore un peu plus de vivacité.

Le commentaire s'appuie sur une bibliographie proprement exhaustive qui va jusqu'en 1988. Signalons seulement que, sur la poétique de Perse, il conviendrait d'ajouter aux articles de G. BRUGNOLI la plaquette publiée à Rome en 1970, *Semipaganus*, et à l'article de F. BELLANDI, les trois études suivies de quatre appendices intéressants, réunies sous le titre « *Persio. Dai 'verba togae' al solipsismo stilistico* » (Studi sui Choliambi e la poetica di Aulo Persio Flacco — Bologna, 1988).

On ne peut entrer dans le détail d'un commentaire de près de 800 pages et l'on se contentera de dire ce que le lecteur peut en attendre. Son importance tient au fait que, sur chaque point étudié, l'auteur présente et discute tout ce qu'on a écrit afin d'écarter, comme il le déclare, le fouillis des opinions et des préjugés fautifs et d'acquérir une vision ferme de l'œuvre. C'est donc à la fois un commentaire du texte et le commentaire des commentaires.

Assurément il convient peu à une lecture courante, même attentive; il vaut mieux recourir pour cela à celui de R. A. HARVEY. Mais il est complet et le seul reproche qu'on pourrait lui adresser, serait de vouloir tout dire sur tout : l'explication du texte se trouve, en certains cas, recouverte par de longs développements d'histoire de la civilisation, eux-mêmes très chargés de références; les étudiants, sans doute, y trouveront leur compte.

La présentation impeccable d'une documentation exhaustive, la perspicacité d'une réflexion critique toujours mesurée, la clarté dans l'organisation et la rédaction des articles rendent cet ouvrage savamment réfléchi, d'ores et déjà indispensable à tout travail sur Perse.

Jean GÉRARD.

Giovenale, *Satire*, introd., testo, trad. e comment. a cura di Giovanni VIANSINO (Coll. Oscar Classici, n° 185) : Milano, Arnoldo Mondadori, 1990, 575 pages.

Ce volume, comparable à ceux des collections populaires françaises, a pour mission avouée de contribuer à la diffusion de l'une des grandes œuvres de la littérature latine. Il ne s'agit donc pas, par principe, d'une édition savante. Le texte reproduit celui de l'édition procurée en 1951 par Ulrich KNOCHE; il n'est accompagné d'aucun apparat critique, à l'exception de rares notices signalant quelques leçons, lacunes ou interpolations. Les sigles des manuscrits sont réduits à la plus simple expression : P, P1, P2 pour le *Pithoeanus* et ses deux mains, O (généralement réservé à l'*Oxoniensis Bodleianus Canonicus*) pour tous les autres. Il n'est pas certain que cette façon de faire permette de proposer le meilleur texte et le plus intéressant. En 3, 218, la leçon *faecasianorum* (bien expliquée dans le commentaire d'après le diminutif grec qui désigne les sandales blanches des prêtres égyptiens) oblige à accepter une parenthèse explicative particulièrement plate; elle est généralement abandonnée pour *Haec Asianorum* qui vient de P. En 8, 7, la correction fondée sur l'hypothèse de WITHOF (*nomina tot posse ac*) sur le texte des

manuscrits *Coruinum, posthac*, aboutit à un affaiblissement du sens sans avoir aucun support paléographique.

Mais cela n'est que détail : tout est fait, dans cet ouvrage, pour qu'un lecteur peu familier de Juvénal puisse découvrir une œuvre passionnante présentée de façon passionnée dans une introduction générale d'une bonne vingtaine de pages. L'auteur y soutient la thèse de la sincérité et de la vérité des jugements pessimistes que Juvénal porte sur son époque avec une verve toute latine, dénonçant, non sans arrière-pensées politiques, l'« *insopportabile cancrena che divora la società* ». La traduction ne manque ni de justesse ni de mouvement ; par souci de la couleur, elle tend même quelquefois au commentaire et souligne les intentions ironiques du texte par des points de suspension dont l'usage presque abusif peut lasser. Chaque satire donne lieu à une présentation particulière et se trouve éclairée dans le détail par de nombreuses notes de commentaire, au fait des travaux récents, mais encombrées (à la mode du commentaire de J. E. B. MAYOR) de références internes et de rapprochements littéraires. La consultation n'en est pas toujours facile, car elles sont éditées à la suite, sans autre repère que l'indication des sections analytiques de la pièce ; il n'est pas aisé d'y retrouver ce qui concerne un vers déterminé. Cela explique peut-être qu'en 2, 45 l'auteur édite *peiora* (correction de BÜCHELER) et commente dans sa note *plura*, texte des manuscrits. Il est plus gênant, en 6, 336-345, d'avoir à se reporter à 2, 27, à propos de Clodius, pour avoir en clair l'explication de la scène décrite, l'intrusion de Clodius déguisé en joueuse de flûte dans la maison de César à l'occasion de la fête de Bona Dea.

Tel quel l'ouvrage pourra servir utilement d'instrument de travail courant aux étudiants qui y trouveront une bibliographie générale bien informée et, en tête de chaque satire, une bibliographie particulière.

Jean GÉRARD.

AMMIANO MARCELLINO, *Storie*, a cura di Matilde CALTABIANO : Milano, Rusconi, 1989, 934 pages (avec trois cartes, deux *appendices*, quatre *index*, une bibliographie et douze planches en noir).

En moins de vingt ans, trois traductions complètes de l'œuvre d'Ammien Marcellin sont parues en Italie du Nord. Une telle prodigalité a de quoi laisser rêveurs ceux qui savent les difficultés multiples auxquelles se heurte pareille entreprise. Cette dernière en date n'est pas la moins sérieuse. Elle présente l'avantage d'avoir tenu à jour une bibliographie assez galopante, et de l'offrir au lecteur avec une correction matérielle impeccable. L'ouvrage est sérieux, minutieux, de très belle typographie.

C'est un travail de haute vulgarisation, mené à bien par une philologue qui a publié plusieurs travaux de recherche sur l'historien, et qui connaît bien son temps. Le problème posé par cette édition est celui du genre. L'introduction et l'annotation laissent de côté les problèmes ecdotiques, si bien que le lecteur peut s'imaginer que ce texte est parfaitement établi. Mais le plus fâcheux est que nous ne savons pas, dans un passage donné, quel texte a été choisi par la traductrice. Non seulement, en effet, nous n'avons ni texte latin ni apparat (ce dont la traductrice ne peut être tenue pour responsable), mais la note initiale ne nous renseigne pas davantage. Elle déclare en effet que le texte est celui de l'édition SEYFARTH de 1978, « confrontée avec l'édition ROLFE (...) et celle des Belles Lettres » (pour les quatre tomes parus). On ne peut douter que M. CALTABIANO a procédé à une collation attentive des trois éditions, et très probablement aussi de leurs apparats critiques. Mais ses choix et leurs critères nous demeurent inconnus. Il subsiste

donc une dissymétrie fâcheuse entre le sérieux de l'introduction et des notes, et l'occultation totale de tout ce qui concerne le texte et son établissement.

Substantielle et copieusement annotée, l'introduction a dû donner d'autant plus de mal à l'auteur, que les problèmes posés par l'œuvre sont nombreux et difficiles. « La vie » d'Ammien est en tête, avec une distribution en paragraphes trop courts, qui ne permet pas de bien voir les grandes articulations de sa biographie. Ensuite, sous la rubrique de « l'œuvre », sont regroupées la chronologie de sa composition, et une présentation du contenu des dix-huit livres; des sommaires auraient été plus utiles en tête de chacun des livres : ils auraient permis d'y retrouver plus aisément un passage donné (à condition d'être regroupés sous quelques sous-titres bien détachés par des doubles alinéas). Sous le titre conventionnel et peu clair « La décadence de l'Empire », l'auteur veut ensuite donner une idée de l'orientation générale du récit d'Ammien; mais ces notations dispersées, à la fois trop longues et trop courtes, ne donnent pas une idée suffisamment claire du projet historique comme tel. On en retrouve du moins quelques éléments dans la trop courte « méthodologie ». Quelques pages sur les systèmes de chronologie d'Ammien sont suivies d'un long chapitre un peu disparate, au titre peu précis : « Éléments caractéristiques de la composition »; il y est traité, en fait, des sous-genres (discours, lettres, éloges, digressions); mais on y lit aussi un développement sur les préfectures de la Ville. En revanche, rien sur les récits, qui tiennent logiquement une place primordiale dans un ouvrage historiographique. Viennent enfin « les sources », qu'on aurait attendues bien plus haut; et quelques pages sur la « valeur de l'œuvre » : une brève conclusion. Le contenu de cette introduction est moins critiquable que sa présentation; il instruit le lecteur, mais aurait gagné à être plus élaboré et resserré.

La traduction est minutieuse, exacte, lisible, même s'il est toujours difficile d'en apprécier la valeur, en l'absence du texte réel sur lequel elle a été établie. Quelques images hardies auraient pu être mieux respectées, quitte à les expliquer en note. L'annotation est essentiellement factuelle (lieux, personnes, liens entre les événements, obscurités, références croisées). Il est normal et louable qu'elle utilise soigneusement tout le matériel déjà engrangé dans les éditions et commentaires précédents. Le lecteur est bien guidé dans le dédale d'un texte serré, souvent allusif et contourné, comme celui d'Ammien. Les trois cartes finales sont fort minces pour tant de toponymes qui parsèment le texte, et en particulier ses digressions. Le relevé des corps de troupes et les généalogies des dynasties impériales sont utiles. Le lexique des « termes relatifs à l'administration de l'État » (« à l'administration et à l'armée » eût été plus exact et plus clair) est également opportun; mais il est dommage que les titres de ces divers fonctionnaires et officiers n'aient pas été traduits ici — et, souvent aussi, dans le texte.

Jacques FONTAINE.

Histoire littéraire.

David FURLEY, *Cosmic problems. Essays on Greek and Roman philosophy of nature*, Cambridge University Press : Cambridge, 1989, XIV + 258 pages.

David FURLEY, qui enseigne la langue et la littérature grecques à l'Université de Princeton est l'un des meilleurs spécialistes mondiaux de la philosophie — et plus précisément de la physique — antique. Dans cet ouvrage il a réuni dix-huit études, dont seize avaient déjà été publiées, et deux (*The dynamics of the earth : Anaximander, Plato and the centrifocal theory*; *Truth as what survives the elenchos*)